

LE LIBERTAIRE

Hebdomadaire illustré

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN	6 francs
SIX MOIS	3 —
TROIS MOIS	1 fr. 50

Adresser tout ce qui concerne le Journal à « l'Administrateur ».

ADMINISTRATION & RÉDACTION :

17, Rue du Faubourg Montmartre, 17. PARIS

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

UN AN	8 francs
SIX MOIS	4 —
TROIS MOIS	2 —

Adresser tout ce qui concerne le Journal à « l'Administrateur ».

TRANSFORMATION

“Libertaire Illustré”

A dater du prochain numéro, le Libertaire Illustré, entrant dans une troisième série, paraîtra en huit pages.

La première page sera entièrement consacrée au dessin, précédé du seul titre du journal. Sur ce premier point nous attirons l'attention des amis, lecteurs et dépositaires du journal qui voudront veiller à ce que celui-ci soit déployé dans les kiosques et dépôts, ainsi que le sont les périodiques illustrés.

Le verso de la page illustrée ne comportera pas de texte, afin de permettre à ceux qui voudraient collectionner en album spécial les dessins du journal, de séparer ces dessins du texte et leur garder ainsi le caractère artistique d'une gravure tirée isolément.

Quant aux six pages de texte, l'esprit de combat opiniâtre en restera le même que dans les deux précédentes séries du « Libertaire ».

On sait ce qui fut et ce que fit le « Libertaire ».

Il sera ce qu'il fut et continuera à faire ce qu'il fit.

Le Libertaire.

PLUS D'ARMÉE

Dans certaines maisons, vastes et luxueuses demeures de religieuses, maisons closes où le secret des événements qui s'y passent est rarement, pour ne pas dire jamais violé, on lâche, la nuit dans les cours et jardins toute une meute de chiens de garde — non pas des chiens aboyant à tous les bruits, mais des chiens muets, dont les grognements sourds ne s'entendent qu'à quelques mètres — par contre ils sont très visibles, ce sont des molosses énormes et féroces ; un régime et un élevage spéciaux a transformé ces animaux domestiques en carnassiers farouches.

Au matin des garçons armés de fourches les font lentement rentrer au chenil.

Est-il arrivé jamais qu'un maraudeur ou quelque visiteur indiscret soit tombé sous les pattes des sentinelles qui veillent sans défaillance sur la vertu et la propriété des sœurs de tel ordre connu ?

Non ? soit : les fauves attendent encore leur proie ; la chose est sinon à croire, du moins à souhaiter. Dans le cas contraire, où les crocs des molosses auraient accompli leur fonction nocturne il est probable que le public n'en aurait rien su ; les restes de la victime possible, c'est-à-dire ses souliers et son chapeau n'étant guère vénérables il serait de mauvais goût de les enterrer en grande pompe.

Le jour ou, par accident, les fidèles gardiens des sœurs égorgèrent un archéologue ou son neveu, il se trouvera certainement des gens pour protester et crier haro sur les criminels, (les chiens, vous n'en doutez pas).

CIVILISATION (chacun sa proie)



ANGLETERRE
Transvaal

ÉTATS-UNIS
Philippines

FRANCE
Madagascar

Chaque fois qu'il m'a été donné de voir, derrière leurs solides grilles, ces dogues à face de colonel, j'ai pensé que notre chrétienne nation, elle aussi, a dressé pour se sauvegarder, une troupe redoutable et j'ai frémi au danger que nous courrions tous en la laissant déclainée jour et nuit.

Tant qu'elle n'a dévoré que des ouvriers, des mineurs, des nègres, des Arabes, des Chinois, des Hovas, la nation n'a vu dans ces massacres que des motifs de se croire en sûreté, et longtemps les crimes des gens d'armes furent baptisés « exploits », leur férocité, « énergie », leur infamie, « gloire ».

Le hasard qui livra à la meute militaire une victime bourgeoise et riche fit pousser un immense cri d'effroi. La bourgeoisie voulut faire lâcher prise à ses gardiens ; la besogne était périlleuse et si les spoliés de la bourgeoisie n'étaient pas venus à son secours on n'aurait plus retrouvé que le gibus défoncé de feu Loubet et les bottes à la Gallifet de l'ex-Waldeck-Rousseau. Heureusement pour ceux-ci le peuple qui a

une dent légitime contre l'armée leva de bon cœur la trique contre ses fusilliers patentés.

Les risques courus par les braves qui arrachèrent Dreyfus à ses bourreaux firent la stupefaction de tous les honnêtes gens, et naturellement se posa la question d'en prévenir le retour.

Les uns à l'instar des religieuses, préconisent l'attaché des dogues et de sévères punitions pour les fautes contre la discipline, c'est-à-dire pour les meurtres non autorisés.

Certains iraient même jusqu'à demander la mise hors l'armée des assassins avérés, afin qu'elle ne compte que des assassins futurs.

Choissant parmi les mieux dressés à la tuerie ceux qui ont fait leurs preuves, les Gobier, Bertrand, de Pressensac feraient volontiers tomber sous le couperet de la guillotina les mufles encore sanglants des Gallieni, Marchand, Mercier, etc.

La bourgeoisie y perdrait ses meilleurs défenseurs, mais elle en retrouvera toujours pour les remplacer, puis-

que, vous le remarquerez, il n'est pas question de détruire le moule.

Qu'est-ce que le peuple y gagnerait ? La satisfaction de voir des boucs emmissaires sacrifiés pour les péchés du militarisme ; c'est trop peu.

Qu'on demande aux populations soudanaises si l'exécution des Voulet et Chanoine peut assurer leur tranquillité quand on continue à leur envoyer des bandes armées des outils de massacre les plus perfectionnés. Elles répondront justement : mettez vos bouchers au Panthéon mais ne nous en faites plus cadéan.

D'ailleurs réprimer est toujours vain ; à un point de vue plus élevé il est juste de supposer la responsabilité des criminels : c'est une thèse philosophiquement insoutenable. Laissons aux religions et aux militarismes le système erroné mais asservissant des récompenses et des punitions.

les clairvoyants elle a toujours été un danger social permanent.

En vérité, les bourgeois l'ont voulu telle afin que leurs propriétés soient bien gardées, elle a tenu à ce que, pour son profit, chacun de ses soldats fût prêt à tuer ses père et mère, ses frères ; voilà trente ans que la République dresse cette meute à la chasse à l'homme.

Bien des indignations actuelles sentent l'hypocrisie ; ne font-ils pas, au moins, preuve d'aveuglement ceux qui proposent de museler ou d'abattre les boucs dangereux — les coupables ? Coupables ? laissons le mot tomber en désuétude.

Dangereuses ? Elles le sont toutes ; c'est l'institution même qui les rend telles et par suite seule, à devoir être supprimée.

Une armée professionnelle est une monstruosité à notre époque ; on ne peut la corriger ni la civiliser, elle est par ses principes et par ses mœurs, en opposition complète, en guerre ouverte avec la société civile. Comme la bien fail ressortir M. J. Benda dans le « Revue Blanche », l'armée ne s'adaptera à la civilisation moderne qu'à l'état de cadavre.

Quiconque veut sincèrement la fin des forfaits militaristes, quoique s'est rendu compte des cultures et des semences qui ont donné l'hérisse floraison des bestialités les plus basses et les plus raffinées, aboutit à la conclusion logique : plus d'armée !

Plus d'armée ! pas un bourgeois ne prononcera ces mots sans un frisson de terreur car il n'y en a pas un qui ne sache que le peuple est maintenu en esclavage par la force des baïonnettes, uniquement.

Plus d'armée ! et l'exploiteur se voit à la merci de ses victimes.

Plus d'armée ! et tout l'édifice de l'iniquité s'effondre.

Plus d'armée ! c'est le capitalisme détruit, c'est la propriété individuelle disparue, c'est l'Etat suicidé, c'est le peuple libre.

Plus d'armée ! c'est une société s'organisant sans violence, c'est un rythme naturel harmonisant la production et la consommation, c'est un peuple vivant par le jeu normal de ses associations, syndicales et coopératives.

Plus d'armée ! c'est pour la bourgeoisie la plus épouvantable des hypothèses.

Mieux lui convient de conserver la bête féroce qu'elle espère museler, et rendre docile, qu'elle tiendra en laisse, qu'elle ne lâchera plus que contre le gibier habituel.

Par peur du peuple qu'elle a besoin de terroriser et de saigner de temps en temps la bourgeoisie fera tout pour conserver l'armée ; et les fameuses sanctions que réclament quelques révolutionnaires n'auront pour effet et pour but que de rendre à la meute honnie le prestige perdu, de détourner d'elle l'attention et par suite, le mépris et la haine. Mercier au bagne et l'armée redevient la mystérieuse incarnation de l'abnégation, du dévouement, de l'honneur. A l'abri de ce mensonge remis à neuf les mêmes crimes recommencent. Les Dreyfusards sont à une bifurcation ; d'un côté iront ceux dont les sentiments bourgeois sont irréductibles ; dans l'intérêt de la société inique qu'ils veulent maintenir ils acceptent l'armée comme une nécessité honteuse.

Quant aux autres, aux intellectuels, aux révolutionnaires ils seront amenés à constater qu'aucune civilisation, aucune justice n'est possible dans une société où la violence et le meurtre sont organisés, honnies, glorifiés sous la forme d'une armée permanente et professionnelle.

A bas le militarisme ! plus d'armée !

LUDOVIC MALQUIN

TACTIQUE ANARCHISTE

L'une des choses qui ont le plus surpris les cléricaux et les royalistes dans leur tentative de persécution contre la race juive est l'attitude des anarchistes dans l'« Affaire » : les réactionnaires ne sont pas encore revenus de leur... disons le mot, « épatolement », de nous trouver sur leur chemin. Ils s'étaient habitués à classer les anarchistes dans la catégorie des philosophes rêveurs, dédaigneux de spéculation sur les choses actuelles et de terre à terre ; volontiers ils en disaient du bien ; heureux de mener, en paix, leurs projets sur les choses sociales positives, en vue d'agrandir leur puissance temporelle.

Nous avions cependant, il y a quelques années, bien avant l'affaire Dreyfus, dit nos idées égalitaires de nationalité, de race et de religion entre tous les hommes, et dénoncé la campagne sanguinaire entreprise par Drumont contre les Juifs.

Mais leur déception de nous voir lutter en faveur de la race juive n'en a pas été moindre. Et cela s'explique, jamais, en effet, dans l'histoire de la France, une croisade menée pour chasser ou exterminer les juifs n'avait manqué de réussir.

Toujours les prêtres, les gentilshommes, les rois réussissaient à amener le peuple contre les juifs. La même engance, malgré la Révolution de 1789, qui a créé un peu d'égalité en France, a cru qu'il en serait de même aujourd'hui ; et voilà que cette fois-ci, Drumont et ses complices de meurtre, en sont pour leurs dix années de mensonges et de perfidies. Ils n'ont réussi qu'à se démasquer, à mettre en évidence des penseurs qui croyaient la bête religieuse morte, à montrer les idées ignobles qui hantent leurs cerveaux et à rajouter notre haine.

Ils espéraient bien, cependant, tremper leurs pieds dans le sang des juifs, des mécréants, des blasphémateurs, des incroyants et des anarchistes, tous confondus dans un même anathème et un même massacre, ainsi qu'ils faisaient autrefois.

Les simples roquets, naifs, d'instinct réactionnaire, incapables de sentir la moindre haine contre l'institution religieuse qui a donné cinq siècles d'inquisition à la France et au monde n'ont pas été moins déçus par notre attitude ; ils ne comprennent pas encore pourquoi la grande masse anarchiste a pris la défense de la race juive menacée.

On torture à Montjuich. L'« indix » fonctionne à Rome où les instruments de supplice son précieux conservés, mais cela ne les touche guère. « On mange trop de curés », disent-ils.

Ce mot d'ordre, revient, ou du moins, on tente de le faire revenir dans les conversations et la presse, comme il y a quarante ans, quand on ridiculisait par l'épithète de « mangeur de curés » les anticléricaux qui voyaient les progrès de la cléricaille.

Cogner contre les jésuites, mais ce n'est pas de l'anarchie cela, disent-ils. Enrayer la propagande antisémite ce n'est pas, non plus, de l'anarchie pure. Empêcher les royalistes et les cléricaux de renverser la République ce n'est pas de la pure anarchie.

Hélas, non, ce n'est pas de l'anarchie pure, mais de la lutte nécessaire au jour le jour, comme celle de l'ouvrier qui dispute pied à pied journallement son salaire contre le patron pour ne pas se laisser étrangler par la faim au point de ne pouvoir même faire un geste.

Au sujet de la République, remarquons que si elle est restée si mauvaise, si marâtre, si elle a failli à toutes les espérances qu'elle avait fait naître, c'est à l'envahissement du vieil esprit clérical qu'elle le doit.

Ce sont les prêtres qui font revivre et qui perpétuent dans les usages, les lois, la famille, le vieil esprit barbare d'avant 1789.

Quand la lutte sociale s'accroît, comme à cette heure, les anarchistes doivent descendre des hauteurs philosophiques et regarder sous leurs pas — s'ils ne veulent « chûter dans un puits ».

On semble dans certains milieux, ne se douter du despotisme moral et physique qui sévissait sous une domination royaliste et cléricale, et combien le peuple, sous la force et la crainte, se courbait facilement.

Pour que le renversement de la République profite au peuple, elle doit être renversée par les anarchistes aidés par les hommes de progrès, et non étranglée par nos pères et séculaires ennemis.

CONSTANT MARTIN.

LES LETTRES DU MORT

Au dernier moment nous recevons avec l'acte de décès du camarade Forcat Vauthier, dont nous parlions dans le précédent numéro, un certain nombre

de lettres adressées par le malheureux à sa vieille mère.

Les cris d'espoir et de détresse qu'apportaient à la fois ces lettres d'une victime des feroctés bourgeoises à l'autre pauvre victime des bestialités villageoises d'Arcis-le-Ponsart veulent être eux-mêmes.

Nous en publierons dans le prochain numéro des extraits qui renseigneront sur le « chemineau paresseux et débâché peu digne de sympathie » (1) pour qui M. Reinach demande grâce, six mois après que le bague a pris soin d'assassiner la victime.

Comme Girier Lorion, Vauthier parle de sa tombe. Et sa voix ne tombera pas que dans des oreilles sourdes.

TYRANNIE DES MÉDIOCRES dans l'Art (1)

Contre ce temps où la vie est sous le joug des tyrans nous levons. Pour n'avoir point commis de forfaits sanglants et exécrables, pour n'avoir point réduit la plèbe au silence de la terreur, ceux-ci sont cependant des tyrans. Mais leur lâcheté, leur fourberie et leur cupidité ont abâtardi en eux jusqu'à la cruauté violente qui donnait aux Denys de Syracuse, aux Cromwells ou aux Napoléon une sorte de grandeur criminelle et tragique. Ceux dont je parle n'ont usé que de la platitude servile des afranchis des Césars ; leur race misérable s'est penchée sur la pourriture où expirait l'âme des hommes dans la lassitude et l'impuissance, leur énergie rampante mais sûre ont bien tenté de faire du triomphe honteux de leur tyrannie. Et ayant tué l'héroïsme et la sensibilité en les frappant dans leurs plus profondes racines, ils se sont faits les flatteurs de la décadence nationale, se sont couronnés de gloire et ont proclamé qu'ils étaient les meneurs du peuple.

Après qu'ils eurent constaté la stérilité des cerveaux et considéré la mort de la volonté, prêts désormais à une servitude profitable, ils tuèrent les derniers ferments de justice qui subsistaient au cœur des hommes libres et commencèrent à régner dans la vie. C'est ainsi qu'une nation déchue a permis à un art misérable d'introniser le commerce de la beauté, tandis qu'il eût été nécessaire de perdre ceux-là même qui créaient le mal : les tyrans. Enfin, cette ère impitoyable fut le règne de la médiocrité ; au lieu d'un âge superbe, créateur d'hommes et peuple de héros, nous avons connu la race étrangère, qui fit de l'art une boutique et une raison sociale, la race qui nous a donné les Coppée, les Jean Rameau, les Bouguereau.

N'avoir jamais eu quelque éclair de génie leur vaudrait déjà d'être traités sur la claie ; mais aussi bien leur crime est plus grave ; ils ont consciemment employé leur pouvoir de suggestion à faire rétrograder l'évolution sociale. Ce sont ces hommes-là qui, s'étant saisis de quelques seches abstractions propres au développement de leur étroite personnalité, ont déterminé des arrêts dans la perfectibilité de l'harmonie humaine ; ce sont ces hommes-là que nous nommons nos tyrans devant la société, l'Age et l'évolution.

Au lieu d'affirmer une éthique plus large, de songer au delà des concepts dogmatiques d'une société antérieure et barbare, au lieu, en un mot, de passer par delà les projections conventionnelles et instables que nous appelons les lois, pour marcher comme l'indique le rythme incessant de l'évolution vers une cité supérieure, agrégat d'individualités libres et pénétrées d'une solidarité harmonieuse, au lieu donc d'être dans la tradition humaine, ces tyrans se sont attachés à anesthésier soigneusement les principes de grandeur morale demeurés au fond de l'âme populaire. Ils ont seulement réduit à un étroit circuit la zone sensible ; ils ont créé un petit ciel bien constellé d'idées nationales et c'est de ce firmament d'usage des intelligences ensommoilées qu'ils ont fait descendre toute la vie masse de leurs affaires à succès.

Je vais dire quelques-uns de ces idées nationales :

Par exemple le patriotisme des pantins et des échelonnés a procréé chez nous la grande famille des drames militaires avec titres exaltatifs, des couplets épiques chantés dans les cafés-concerts, lieux qui, comme chacun le sait, sont les temples inviolés du patriotisme précité. Sorties de la même souche, nous avons eu aussi les belles menaces en vers de douze pieds contre l'étranger envahisseur, les machines en couleur de M. Detaille, les chants pour l'alliance, l'antisémitisme, les sociétés de gymnastique et les statues commémoratives de M. Denys Puech.

Autre exemple : L'amour a donné

les lamentations sentimentales de ces messieurs de Montmartre, les douloureux et si touchantes idylles faubouriennes de M. F. Coppée, les drames ténébreux et passionnés de l'Ambigu, les belles images de M. Bouguereau. Or, contre ceux-là qui, flattant la sensualité d'une foule dégénérée, ont proscrit de l'art l'héroïsme et la lumière de la vie, nous nous levons.

Parce que notre race aura pué un sang nouveau dans les flancs robustes de la terre, elle saura disperser au loin les ferments impurs que les tyrans ont vu monter avec joie dans les coeurs. Or cette race est pénétrée de l'intention profonde que Nietzsche appelle le sens de la terre. Le sens de la terre qui s'éveille en nous ne fera pas tendre nos volontés vers le surhumain un peu au delà de la vie, il mettra seulement dans les âmes le désir de la réalisation intégrale de notre humanisme. Loin de lever les yeux vers un repos supra-terrestre, vers une vie future et un ciel illusoire où se réfugièrent les impuissances des êtres tyrannisés, notre art sera dans la Vie dont il exprimera les gestes d'éternité. Il signifiera l'âge qui monte. Il ne regardera pas les astres et recevra dans les paumes offertes de ses mains la joie et la souffrance, créatrices d'hommes.

Elisabeth Browning a dit : « Il est impossible d'atteindre les hommes si ce n'est en passant par leurs âmes et les poètes atteignent plus directement l'âme que n'importe quel de vos économistes ». Ainsi cet appel à l'action implique l'obligation morale où nous sommes de nous faire dans la phase d'évolution que nous traversons, les apôtres de la vie, ceux-là qui luttent contre les prédicateurs de la mort. Ainsi nous aurons déterminé une perception plus distincte des fins utilitaires de l'art. Nous pensons avec Spencer que l'évolution esthétique ne pouvant être considérée en dehors de l'évolution cosmique, notre orgueil se bornera à vouloir, intégrale, une phase de cette évolution qui comprendra et sera la signification et la durée de notre génération.

Notre art sera donc une minute meilleure de la vie. L'éducation de notre volonté nous a donné la conscience de notre force et notre solidarité fera naître nos héros. Alors ceux dont les intelligences furent voilées par la lourde médiocrité du porte-couronnes, sauront à l'heure nouvelle briser les tables et les codes, s'affranchir des conventions et s'affirmer libres en un temps où la tyrannie verra son joug emporté par une humanité frémissante et forte qui aura retrouvé l'âme de la vie.

PAUL-LOUIS GARNIER.

(1) Tiré de l'« Energie future ».

LA MARSEILLAISE DE LA PAIX

Pourquoi nous disputer, la montagne ou la plaine ?
Notre table est légère, on veut va Tenlever,
La table où nous rompons le pain est encore plaine,
Que la mort, par nos noms, nous dit de nous lever !
Quand le silence finit, le soc le multiple ;
Aucun d'il du soleil ne fait les rayons ;
Sous le flot des épis la terre inutile ple ;
Le lincoln, pour couvrir la race enseveli,
Manque-t-il donc aux nations ?

Et pourquoi nous haïr, et mettre entre les races
Des bornes ou des eaux ?
De frontières au ciel voyons-nous quelque trace ?
Sa volute a-t-elle un mur, une borne, un nu,
Nations ! moi pompeux pour dire barbare,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent nos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous prie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
« La fraternité n'en a pas ! »

Ce ne sont plus des mers, des degrés, des ri-
viers,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité ;
Les bornes des esprits sont leurs seules fron-
tières ;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La Vérité, c'est mon pays.

LAMARTINE.

Furhman et Desjardins

Il est entendu que toutes les condamnations sont injustes, que la justice des tribunaux est une simple défense des privilèges et de l'autorité des riches qui ont fait des lois pour eux, mais, il y a dans l'application de ces lois et de cette justice des bornes qui ne sauraient être dépassées sans que de tous côtés s'élevât de véhémentes protestations.

Le cas de Furhmann et de Desjardins condamnés à deux ans de prison pour

avoir assommé un commissaire est l'un de ces faits qui révoltent la raison et la conscience :

Ces deux jeunes gens, à la mine pâle des enfants des faubourgs, qui ont travaillé de trop bonne heure, mal vêtus, assistaient à la manifestation du 20 août dernier. Loin d'eux, un commissaire fut renversé et frappé brutalement. Au lieu de fuir, ils rentrèrent en curieux tout près de là — et comme ils n'avaient ni habits neufs ni gibus, les agents les arrêtrèrent — sans qu'ils fissent aucune résistance d'ailleurs.

Ils furent examinés au Dépôt par des centaines d'agents. Un seul eut vaguement les reconnaître et, cela a suffi au tribunal de la onzième chambre correctionnelle pour les condamner à deux ans de prison !

Il faudrait au moins, Messieurs les juges, couvrir d'un semblant de loyauté vos sentences iniques, et ne pas trop marquer que c'est parce que vos victimes étaient des pauvres, des ouvriers que vous les avez frappés, et pas pour montrer, aussi, avec quelle légèreté et quelle insouciance vous rendez vos sentences meurtrières.

Que deviennent donc ces défenseurs des droits de l'homme ces journalistes ardents ? On dirait qu'ils se terrent dès qu'il ne s'agit plus de défendre un privilégié.

Furhmann et Desjardins sont en appel, seront-ils à nouveau condamnés sur un semblant de preuve ? Sur une imprecise indication d'un agent de police qui dans ce procès est témoin, partie intéressée et juge !

C. M.

Remontez toujours à la cause !

Et demandez toujours le pourquoi des choses !
Fait divers publié sans commentaires sur les journaux :

« La fille X... est accouchée d'un enfant viable, qu'elle a jeté dans la fosse d'aisances de la maison qu'elle habite. »

La-dessus, les âmes tendres et sensibles en paroles, même les bonnes mœurs jettent les hauts cris contre cette marâtre sans cœur et sans pitié. Vous remarquerez que parmi les mégères les plus acharnées contre la fille-mère, figurent presque toujours des femmes qui se sont rendues coupables du même crime si elles n'ont pas fait pis.

Assurément l'acte est d'autant moins excusable que c'est un crime contre nature : car la mère aime, en général, le produit de ses entrailles comme les femelles des animaux cherchent leurs petits.

Mais pourquoi la mère a-t-elle commis ce crime ? C'est ce qu'il faut se demander.

Est-ce par pure barbarie ? Par caprice ?

Non, ou alors ça serait de la folie. Il faudrait d'abord savoir comment elle a été séduite, par qui, dans quelles conditions.

Ne sait-on pas que la fille qui accouche est déshonorée ? Qu'après les neuf mois de la grossesse, elle sera rebulée de partout et livrée fatalement à la plus profonde misère ? N'était-elle donc pas malade, et malade à en mourir ? Tient-on compte des souffrances endurées, des insomnies, de l'affolement résultant d'une situation aussi critique ? D'un autre côté, la nature perd-elle complètement ses droits ?

Est-ce parce que des hommes auront légiféré et décidé que les rapports entre individus des deux sexes ne seront valables qu'après le prononcé de certaines formules, est-ce une raison pour que tous les êtres humains se conforment à cette prescription ?

En pareil cas, il est toujours bon de se rappeler de cette parole de Jésus auquel on amenait une femme adultère que la loi juive condamnait à être lapidée :

« Que celui d'entre vous, dit-il, qui n'a rien à se reprocher, lui jette la première pierre ! »

Dès que les conventions sociales sont consenties par tous les intéressés, ces crimes et ces horreurs n'auront plus aucune raison d'être ; on ne s'en souviendra plus que comme d'un mauvais rêve ; mais, en attendant, soyons indulgents.

Des procès scandaleux, qui ont retenti avec éclat il y a quelques années en Angleterre, en Belgique et en Prusse nous ont appris que les dames du grand monde avaient trouvé le moyen de se passer impunément toutes leurs fantaisies amoureuses en prenant la précaution de s'administrer, au moment voulu, des injections antiseptiques.

Grâce à ce procédé, plus ou moins scientifique, elles n'ont plus à redouter les conséquences plus ou moins fâcheuses de leurs passions et peuvent se faire passer pour des madones immaculées, en poussant des cris d'horreur quand quelque pauvre fille, qui

n'a pas les moyens de les imiter, se laisse séduire par des Don Juan de bas-étage et surtout à la maladresse d'en laisser subsister les preuves.

Femmes, vous qui êtes les principales victimes du désordre social, hâtez-vous donc de préparer les voies à l'affranchissement intégral de l'humanité ! Vous possédez des moyens spéciaux qui font défaut aux hommes.

ATOME.

L'AMOUR LIBRE

On est conduit tout droit vers un idéal de société communiste et libre, quand on parle du féminisme vrai, de celui qui réclame pour la femme le droit de vivre sa vie de la façon la plus facile, la plus consciente, la plus éclairée et la plus complète possible, du féminisme qu'entendait le philosophe anglais Edward Carpenter en écrivant dans ses belles études sur la femme : « Il y a aujourd'hui des milliers de femmes qui sentent qu'elles ont des capacités et des pouvoirs à elles qui demandent la liberté et quelque sympathie et aide pour se développer et qui pensent qu'elles ont des choses à faire dans la vie aussi importantes dans leur genre que celle de l'homme dans le sien. »

Quant à l'autre féminisme, à celui qui vise à faire de la femme un homme plus ou moins réussi par le moyen de la concurrence intersexuelle sous le jouet du despotisme capitaliste, il n'est pas aussi dangereux que certains le prétendent ; et il ne manque pas aujourd'hui de ferments de désorganisation plus actifs et plus menaçants. Mais il y a un danger tout de même et qui consiste à détourner les énergies et les attentions de la seule solution qui existe à ce qu'on appelle la question de la femme. C'est pourquoi il importe de dénoncer et d'expliquer l'erreur fondamentale qui recouvre ce mouvement d'opinion.

Si beaucoup revendiquent, même parmi celles qui se disent socialistes, s'appliquent surtout à fomentier l'antagonisme sexuel c'est faute d'avoir su contrôler les sexes, et les situer chacun à leur place véritable. Ces femmes féministes arrivent comme siles rapports faux entre les sexes provenaient d'une faute séculaire de leur propre sexe et d'un manque au devoir social. Elles croient qu'en réparant cette prétendue faute, elles acquerront bonheur, liberté et dignité. Or, les femmes n'ont commis aucune faute. Elles ont vécu tant bien que mal leur vie féminine comme les hommes leur vie masculine. Leurs misères passées et présentes viennent surtout de ce qu'à l'état sauvage et barbare, comme à celui de la civilisation capitaliste et pour des raisons de lutte vitale — lutte contre la nature ou pour le salaire — le travail social de la femme, travail auquel elle ne pouvait pourtant pas se soustraire, fut frappé de déchéance pendant que celui de l'homme faisait prime.

Mettre un terme à cette injustice et par là à toutes ses conséquences, voilà surtout ce qui importe. Car deux êtres aussi différents que l'homme et la femme ne peuvent pas résoudre leur égalité et leur harmonie en se prouvant qu'ils sont aptes aux mêmes fonctions et peuvent au besoin se passer l'un de l'autre, mais en se convainquant qu'ils sont solidaires dans l'accomplissement d'une tâche commune où leur part respective est également nécessaire et méritoire. Cela ne peut avoir lieu dans la société présente parce que, fondée sur la propriété, elle est — comme ce droit, héritage des époques barbares — irrationnelle et harmonique. Mais ce progrès se réalisera d'une façon définitive au sein de la société communiste, rationnelle et harmonique.

Le malentendu latent au fond d'un certain féminisme, vient aussi d'une interprétation inexacte des rapports entre l'homme et la femme, durant la période historique.

On ne songe pas à nier qu'à travers de longs siècles la femme fut le portefaudeu et le souffre-douleur de l'homme. L'amour lui-même, lorsqu'il apparaît dans les relations sexuelles, ne brisa pas cet esclavage comme il aurait dû faire, l'homme s'accommodant fort bien et trop bien d'aimer son esclave, la femme d'aimer son maître. Les vestiges de cette antique loi s'étaient encore dans nos codes et vivent dans nos mœurs. Seulement au lieu de s'en tenir à ce fait, sans plus, il importait de remonter à ses causes et de ne pas considérer uniquement la situation des femmes « comme celle du cerveau et les muscles plus puissants de l'homme furent à même de les plaquer. »

Si l'on se reporte aux époques primitives où prit naissance l'esclavage féminin, on voit que ces époques sont aussi les temps héroïques de lutte de l'homme contre les forces naturelles, lutte dont l'homme pâtit autant que la

« On ne blâmera pas ainsi promptement le pauvre sauvage qui reste couché oisif, au soleil, des jours entiers, au retour de la chasse, tandis que sa femme, lourdement chargée, moule et travaille sans plainte ni cesse; mais en tenant compte des efforts extrêmes qu'une vie de lutte incessante avec la nature et avec ses semblables, pour la nourriture et pour la vie, entraîne pour lui et de la nécessité qui en découle d'utiliser chaque occasion de repos pour se reposer et parcourir la vie courte et précaire si indispensable à la femme et aux enfants, on verra que cette grossière économie domestique est la meilleure, la plus morale, la plus humanement pratiquée étant données les circonstances (1). »

Or, la triste vie de la femme dans les ménages ouvriers d'aujourd'hui rappelle encore cette situation primitive en plus d'une manière. Si l'on vient à des temps moins lointains, on s'aperçoit que la condition misérable de la femme au sein de la famille, à tous les points de vue qu'on se place, s'explique par la toute-puissance des principes d'autorité et de propriété. Et ces principes d'autorité et de propriété, et ces principes d'ouï-décoût tant de lois et d'habitudes attentatoires à la dignité féminine, l'homme ne les a pas décrets de sa propre volonté, escamotant les souffrances et les sévices qu'ils vaudraient à la femme. Il les a subis, plutôt, comme de dures fatalités et il s'approprie à les répudier aujourd'hui parce qu'éclairé au bilan de ses richesses, il estime qu'il ne doit plus répartir les charges et les bénéfices sociaux d'après des lois de pillage et de violence, fille des temps misérables.

De ce point de vue, le seul vrai, le passé est dans une large mesure le présent de la race, en ce qui concerne les rapports entre les sexes, ne nous apparaît plus comme le récit des violences d'un maître: l'homme, contre une esclave: la femme. C'est plutôt la triste odyssée de l'esclavage sous un maître commun, de deux êtres dont le plus fort, comme il arrive toujours en pareil cas, profite plus ou moins de sa force pour opprimer le plus faible, sans être d'ailleurs lui-même plus heureux. Ce maître commun, dont l'homme et la femme subissent l'un et l'autre, la dure loi mais selon les différences de leur sexe, s'appelait jadis le milieu naturel, il s'appelle aujourd'hui le capital. C'est en se débarrassant de lui que la femme, comme l'homme, pourra seulement se libérer.

CHARLES ALBERT (1).

PROPOS DE PROPAGANDE

L'AVENIR DES GRÉVÉS

La semaine dernière, dans un article sur les grèves, le compagnon Pouget, dans le *Journal du Peuple*, écrivait ces lignes:

« Le mouvement de grève qui agite la région de Belfort est un nouvel et superbe exemple de la puissance de fermentation que porte en lui ce levain révolutionnaire: la Grève Générale. »

Sous la poussée de cette idée, générale de solidarité et de révolte, les travailleurs s'élèvent au-dessus de la mesquinerie de leurs intérêts restreints et, comprenant que « qui touche à un, touche à tous ! » ils s'émouvent et se substituent — non seulement pour leurs propres misères, — mais encore pour celles que subissent leurs camarades d'esclavage.

Après plusieurs considérations touchant la tendance manifeste à se généraliser de tout mouvement gréviste éclatant sur un point quelconque, il conclut à la possibilité, et ce, dans un temps peu éloigné, d'un vaste mouvement mettant en branle le prolétariat mondial pour la révolution salvatrice.

En effet, pour qui réfléchit quelque peu, les assauts, sans cesse répétés, du travail en révolte contre le capitalisme exploiteur ne sont pas sans enseignements.

Plus que jamais sont les travailleurs, de sans cesse produire sans aucunement jouir; plus que jamais en ont assez les ouvriers d'un état de choses qui les exclut de tout bonheur, de toutes joies. Ils savent, et savent bien, que ceux qui produisent toutes les choses nécessaires à la vie, ne voient jamais pour eux la moindre parcelle de ces choses dont seuls les imprudents, les parias aigris, pléthoniquement en jouissent cependant y avoir d'autres droits que ceux que la ruse leur a donnés.

Cependant les grèves ne sont pas toujours causées par la lutte pour les besoins matériels de la vie; d'autres fois sont provoquées par le patronat qui nait à ses esclaves jusqu'au droit de penser. Contre ces autres travailleurs, maintes fois, avec raison s'insurgent.

Mais l'idée qui à l'heure présente domine, l'esprit qui se dégage des mouvements de grèves, est l'esprit de solidarité, l'idée de parricides souffrances, de combats, aspirations vers le mieux.

(1) Extrait de « l'Amour libre », par Charles Albert.

(2) Geddes et Thomson, *L'Évolution du sexe*

« On ne blâmera pas ainsi promptement le pauvre sauvage qui reste couché oisif, au soleil, des jours entiers, au retour de la chasse, tandis que sa femme, lourdement chargée, moule et travaille sans plainte ni cesse; mais en tenant compte des efforts extrêmes qu'une vie de lutte incessante avec la nature et avec ses semblables, pour la nourriture et pour la vie, entraîne pour lui et de la nécessité qui en découle d'utiliser chaque occasion de repos pour se reposer et parcourir la vie courte et précaire si indispensable à la femme et aux enfants, on verra que cette grossière économie domestique est la meilleure, la plus morale, la plus humanement pratiquée étant données les circonstances (1). »

REMÈDES D'ÉCONOMISTES

« Vous arriverez à posséder des moyens de destruction si formidables, que personne n'osera prendre la responsabilité de déclarer la guerre; le système du militarisme à outrance amènera fatalement la fin des conflits internationaux. » Ouvrez le premier bouquin venu d'économie politique, allez voir n'importe quel chapitre sur la doctrine économique et ces paroles, ou d'autres équivalentes, vous seront servies invariablement après les jérémiades habituelles sur les horreurs de la guerre.

Nous avons des engins destructeurs épouvantables, on frémit à la seule pensée des ravages que peut causer un soldat équipé de nos moyens de destruction, de nos nouveaux instruments de mort, de nos derniers modèles de canon, mitrailleuses ultra-rapides et couvrantes, mélinite, balles dum-dum et similaires... et cependant rien ne change. Malgré l'apparition chez les peuples civilisés de ces belles inventions, le chiffre moyen des guerres n'a pas diminué, des milliers de pauvres diables de tous pays, Chinois, Japonais, Grecs et Turcs, Espagnols et Américains ont payé de leur vie les tristes expériences — et il n'y a pas d'apparence que cela doive finir.

Les horribles boucheries n'arrivent jamais ceux qui demandent encore leurs maux le sort des peuples. Ils n'hésiteront pas à les provoquer quand ils y auront le moindre intérêt. Voyez Georges de Grèce, Christine d'Espagne, dont les trônes chancelants n'évitèrent la chute que grâce à des guerres désastreuses — et les peurs de leurs patries, mais avantageuses pour eux.

Un cynisme, mais intelligent personnage a même découvert et osé propager une sorte de loi d'airain à laquelle ne peuvent se soustraire les nations: il faut une guerre à chaque génération, cela est nécessaire à la bonne marche de l'humanité. Le Molke avait raison, tant que nous conservons des soldats et des arsenaux — je ne dis pas qu'il sera nécessaire — mais il arrivera fatalement une guerre par pays et génération pour ne pas déséquilibrer les hommes de la planète militaire. S'il n'en était pas ainsi, ce sont ceux qui prolifèrent le plus et surtout eux qui le font beaucoup plus sur les champs de bataille — qu'il en résulterait un véritable danger pour le système social qui ne subsiste que grâce à la force de résistance d'une classe minoritaire d'avantagés.

Une grande partie de nos problèmes sont encore les pasteurs de peuples en les débarrassant d'une bonne partie de l'élément remuant, de ceux qui pourraient tourner leurs armes contre les sacrés institutions. Les gros manœuvres d'argent, ayant un intérêt manifeste à ce qu'ils aient des profits sans vergogne — mettant pour un temps leur patriotisme dans leur poche — des malheurs de leur patrie, poussent aux conflagrations le plus souvent possible. Comme ils ont à leur disposition les journaux et les romans sociaux, la chose se fait sans que les intéressés soient plus souvent d'où vient le coup.

Voilà pourquoi les guerres qui devraient au moins tendre à disparaître, ne sont pas plus rares qu'autrefois. Le moins est que ces guerres durent plus longtemps et sont de plus en plus meurtrières. Beau résultat, ma loi. Les économistes, votre remède était illusoire. Tant qu'il y aura des privilèges à conserver, des affamés à contenir, il y aura des soldats dans les casernes et des guerres en perspective. L'avenir n'est pas dans une exaltation puérile des moyens de destruction, ce n'est pas Edison qui vaincra la guerre, mais Tolstoï.

Quant nous aurons abattu le régime social présent, mais alors seulement, on ne craindra plus la guerre. En attendant qu'on nous aie des congrès du paix à la Haye ou ailleurs, vous pouvez même faire des efforts sincères; en dehors de ces sinistres farces, vous n'arriverez à rien. Des peuples qui ont encore des restants d'honnêteté morale, de sentiments de justice, font amantir d'autres groupes d'hommes sous des prétextes plus ou moins plausibles. Des Anglais parleront d'humanité, de suppression d'esclavage et de torture; ils s'indigneront du martyre de Dreyfus, et puis de-

main les cadavres des Boers nous diront si les nouvelles balles anglaises explosent ou s'épanouissent.

LOUIS...

LA DERNIÈRE De l'assassin Gallifet

Poursuites contre Gobier

Gallifet, le ministre sanglant, ne se contente décidément pas des poursuites, couronnées de trois mois de prison, contre nos amis du « Journal du Peuple ». Il s'en prend cette fois à notre confrère Urban Gobier, dont la virulente campagne contre l'infamie militaire a fini par l'éprouver. Il veut aussi le faire condamner à quelques mois de prison par la douzaine d'imbecilles que l'on assied d'ordinaire sur les bancs du jury de Cour d'assises.

Mais Gallifet se trompe. En croyant faire un procès à Gobier, il engage une joute publique où il ne saurait avoir le beau rôle. L'armée gangrénée dont il se fait le champion, l'armée chancelante, recevra de rudes coups, au grand soleil des débats.

Gobier, dans le combat journalier, frappe dur et sans relâche, et bien qu'il ne se pare pas d'une épithète révolutionnaire, il n'épargne pas nos ennemis surtout ceux du militarisme qu'il a pris pour cible préférée. Nous ne saurions donc, — en l'occurrence qui le met en la même situation, par le même sinistre individu, que nos camarades Degalvès et Ala, — lui manifester trop vivement notre sympathie et celle de nos camarades qui suivent avec ardeur les phases du procès contre le militarisme.

L'affaire Gallifet-Gobier sera mauvaise pour les galonnés, car il ne sera pas aussi facile d'étrangler l'auteur de l'« Armée contre la nation », que le pauvre Degalvès, prisonnier quasiment au secret.

La Scie et les Bûchers

Mords-les tous de tes dents d'acier, Encore une bûche à scier.

Entre, ma scie, en ces bois décharnés, C'est tout bon dieu, la forêt des embûches;

Ce gros amas d'arbres déracinés, Est devant toi pour en faire des bûches.

Voici le Dogme, un chêne aux mille bras;

Qui cent mille ans fit la nuit sous ses branches.

De l'homme inerte il obstrua les pas, Cachant l'espace et les étoiles blanches.

Voilà letrône aux mousses de velours; L'oiseau de proie y cachait ses tueries.

Brûlant le nid pour cacher les vautours On mit la torche aux vieilles Tuileries.

Ce bois nouveau c'est la Propriété, Un conquérant plantant cette imposture

Il dépouilla l'esclave garrotté Des dons gratuits que nous fait la nature.

Mords-les tous de tes dents d'acier, Encore une bûche à scier.

Éugène POTIER.

ASPECTS UNIVERSITAIRES

CAHIER D'UN LYCÉE

21 octobre 1899.

La phrase dont un professeur me cita ce matin porte en elle tout ce que me suscite d'idées notre situation.

« L'élève est comme le soldat; il ne doit qu'obéir. »

— L'élève appartient, corps et âme, à la discipline. Nul acte qui ne lui soit imposé. S'il se lève, s'assied, parle, mange, c'est sur un signe du maître ou sur une injonction de cloche. Comme à la caserne, il marche en rang, porte une livrée, subit constamment la présence d'un surveillant.

Sa vie morale ne comporte pas plus d'indépendance. Un « Emploi du temps » régulier fixe à heures déterminées son attention sur des objets déterminés. Lit-il ? — autre que c'est par ordre, il ne doit comprendre son livre que comme le comprend son professeur.

Expose-t-il ce qu'il pense d'un auteur ou d'un texte ? C'est encore par ordre et l'ennemi le reprendra s'il pense autrement que lui-même. Seules sont réglementaires les opinions du professeur.

L'élève arrive jeune aux écoles. C'est dans le moment où son esprit va s'ouvrir aux beautés que lui révèle l'harmonie du monde. Un maître survient. Le ciel est voilé. L'enfant n'a plus d'impressions des choses que celles en lui qui ont l'obligé d'avoir foi. Il ne connaît qu'une réalité, menteuse, monstrueuse, jésuitique, hors

nature. La croyance a supplanté la science. Et l'enfant fait homme ne recouvrira jamais plus la vue nette des choses que lui ont déformée les codes universitaires.

Ce summum d'abrutissement bourgeois, la méthode classique d'enseignement parvient à l'élaborer, grâce aux méthodes parallèles d'éducation réglementaire. Toute une hiérarchie sainte est vouée à l'application du Règlement. L'élève subit les ordres après transmission régulière par les organes des supérieurs: proviseur, censeur, surveillant général, pion. S'il interroge le proviseur — ce Haut-Maitre, sur sa décision, il reçoit l'invariable réponse: « ainsi le veut le Règlement. » Et cette loi énigmatique, si abstraite que nul ne la vit jamais, n'est que l'ensemble des mesures coercitives qu'est censé prendre le moralisateur Concile supérieur de l'Instruction publique.

L'élève n'a donc rien à envier au soldat. L'un parachève l'autre. Et tous deux s'efforcent avec une aveugle bonne grâce à la gangrène qui les mine.

La caserne, le lycée, sont quelques-unes des pourritures d'où se répand l'infection sociale. Quand nous décidons nous à y porter la torche qui éclaire et qui brûle ?

Je me le demandais ce matin, alors que sans broncher, debout et bras croisés parmi mes camarades silencieux, je subissais l'engueulade du Maître.

PAUL-ARY CINE.

CHRONIQUES MINUSCULES

Mercredi 18 octobre 1899. — Les câbles d'Afrique nous annoncent que les assassins Voulet et Chanoine ont été fusillés par leurs troupes.

« Vous voyez bien qu'il y a des officiers qui savent rendre la justice ! »

Il est vrai que les officiers inférieurs, les sous-officiers et les traillieurs de la mission aient, instamment vengés les victimes, mais ils ont arrêté leurs fusils en trop bon chemin. Eux-mêmes ces lieutenants Pallier, Joalland, ce major Henric, ces sergents, caporaux et simples traillieurs n'ont-ils donc pas assassiné aussi ? Les cadavres de nègres amoncelés sur les ruines des villages rasés, sont-ils seulement l'œuvre du ménage Voulet-Chanoine ? Non-ils pas infailliblement tué comme leurs chefs ?

S'ils eussent été des justiciers, après avoir occi les fameux capitaines — ils eussent tourné leurs armes contre eux pour continuer l'exécution.

Jeu 19. — Arlon grâcié par Loubet vient d'être relâché. Vive la liberté.

« Sa libération par grâce ne devance guère sa libération conditionnelle de droit, qui devait, je crois, se faire dans une quinzaine de jours. »

La « clémence » présidentielle se montre la dérisoire, à moins qu'on ne veuille y voir autre chose que de la clémence: Un odieux calcul.

Il sied de remarquer que les journaux ont unanimement demandé la grâce d'Arlon. Parmi eux est surtout le « Libre Parole ». Or cette ignoble feuille fait sa spécialité et sa « raison » d'être improprie aux Juifs. Arlon est juif. En outre, il est la cheville ouvrière de ce Panama que les nationalistes — qui tant y ont touché — reprochent à Loubet.

Pourquoi Drumont — entre autres — a-t-il ainsi désiré l'œuvre qui lui proclame et affiche si ostensiblement sa bienveillance pour ce juif si essentiellement panamiste ?

C'est bien simple. Arlon sait bien des choses, il peut parler, il peut prouver. Les journalistes ont eu la conscience trop facile et Drumont, bon juif, a opéré fructueusement. Or il espère — et les autres aussi — que la reconnaissance viendra la langue d'Arlon.

Il veut empêcher Arlon de parler. Pour cela Drumont et Loubet s'entendent comme larrons en foire.

Vendredi 20. — Les grandes manœuvres militaires d'automne prenant fin, voici que vont rentrer chez eux les soldats qui sont de la classe et les réservistes arrachés pour un mois à leurs besoins humains.

Les manœuvres, ce sont ces manèbres et ridicules simulacres de guerre, avec lesquels on croie, on tue les hommes après les avoir abrutis et pourris dans les casernes. C'est le complément de tortures infligées à des êtres humains, avant de renvoyer ceux qui n'en croient pas sur le champ, mourir à plus ou moins bref délai de toutes les terribles et honteuses maladies contractées, et préparées aussi des générations futures d'avortons et de scrofulés.

Presque tous ceux qui n'ont pas figuré parmi la chair à mort, dans ces vastes et sinistres polychineries, s'exaltent d'admiration pour ces généraux, ces

stratèges qui savent si bien battre l'ennemi lorsqu'il n'existe pas, qui ne perdent, dans leurs géniales opérations, pas tout à fait autant d'hommes, à peine moins il est vrai, que s'ils eussent essayé le feu le plus meurtrier des Prussiens ou des Russes ou de tout autre véritable ennemi.

Samedi 21. — Si Loubet fait grâce de quinze jours de prison à Arlon, financier véreux mais encore redoutable, il n'use guère des mêmes moyens vis à vis des nôtres. Il est vrai que ceux-ci n'ont jamais fréquenté — dans les lieux de louche spéculation — les futurs présidents de la République et les journalistes de tous poils.

C'est une raison pour ces derniers de pas demander et à celui là de ne pas prononcer des libertés qui ne leur servent à rien.

Notre excellent Delagrès qui n'avait corrompu ni journaliste, ni parlementaire, ni gouvernant, (il prétend, d'ailleurs, ne pouvoir gangrener la pourriture) Delagrès vient de faire jour pour jour les deux mois auxquels il avait été condamné.

Loubet ne lui a pas fait grâce d'un jour.

Dimanche 22. — Dans les jardins publics, il est des gens qui posent à la bonté d'âme, à la philanthropie, en émiettant du pain pour les moineaux. D'un geste attendrissant le moineau ou la dame donne le bon pain blanc, jouant ainsi, pour pas trop cher, le rôle de providence :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture

Et la galerie admire ordinairement.

Un autre genre de sport humanitaire du même ordre consiste à nourrir les animaux du Jardin des Plantes.

Dans les allées de la ménagerie, cet après-midi circulait une grosse dame et un gros monsieur. La dame avait les bras chargés de petits pains et de gâteaux destinés aux bêtes captives. Un pauvre gosse hâve et dépenaillé, visiblement de ceux qui ne mangent jamais à leur faim, regardait d'un air de convoitise cette provision dont une partie l'eût rassasié.

Tout d'un coup un pain mal équilibré sur les bras courts de la grosse dame, tombe à terre, le petit se précipite et le ramasse vivement. Mais la grosse dame l'avait vu. Elle se mit à l'appeler « petit voleur ! ». Le gros monsieur courant sur le gamin confus, lui arracha le pain et lui donna un soufflet et un coup de pied.

Le gamin s'enfuit lamentablement en pleurant, et la grosse dame, d'un air glorieux, gloussa: « Voyez-vous ce petit misérable, prendre mon pain, comme s'il était une bête ! »

N'est-elle pas très bonne, cette dame de donner à manger aux animaux ?

Lundi 23. — Il fait un temps brumeux, horrible, un temps qui sème les maladies et fait lever les germes morbides. Ce temps m'accable de maux de tête atroces. Et pourtant je suis presque heureux, moi, j'ai un logis.

Combien d'autres se traitent misérablement dans ce brouillard, allant sans pouvoir se reposer, souffrant sans pouvoir se soigner, espérant l'hôpital, havre de grâce pour eux, ou la mort, terminus des misères.

Mardi 24. — C'est un cas bien amusant que celui de la messe dite pour la repos de l'âme du lieutenant Meynier, alors que celui-ci n'est pas mort.

La messe à été dite, mais en les lieux de nos croyants, elle ne pourra pas être employée, puisque l'âme du bénéficiaire n'a pas encore déserté la terre.

Que va donc devenir cette pauvre messe sans emploi ?

L'HOMME.

ÉCOLE LIBERTAIRE

Les camarades et correspondants sont priés d'adresser tout ce qui concerne l'École Libéraire, au camarade Ardouin, 20, rue de Cléry, Paris.

La pourriture cléricalle

Aux superstitions s'arrache le bandeau. VOLTAIRE.

L'auteur des « Tablettes Napolitaines », livre de 260 pages publié à Bruxelles, il y a un certain nombre d'années, s'était donné la tâche, tout en décrivant la ville de Naples, si chère à Alexandre Dumas père: « Voir Naples et mourir », de combattre avec toute sa verve les préjugés tenaces, de révéler la légèreté intellectuelle de ses habitants encore en proie à toutes les fantasmagories religieuses, aux insanités que déterminent le fétichisme le plus grossier, la méconnaissance la plus absolue de tout raisonnement scientifique.

Les Napolitains, écrit-il, sont les plus superstitieux des Italiens. Ils portent

